

#METOO
UN AN
APRÈS
2/3

Depuis octobre 2017, près de 100 femmes ont déclaré publiquement avoir été agressées par le producteur américain Harvey Weinstein. Alors que le volet judiciaire est toujours en cours, il est temps de faire le point après un an de révélations, d'enquêtes et de parole libérée.

Pour suivre ce samedi, les témoignages recueillis auprès de différents citoyens pour mesurer l'impact de l'« affaire Weinstein » dans la société.

Entre femmes et hommes, un avant et un après « Weinstein »

L'affaire « Weinstein » a libéré la parole des femmes et secoué les hommes. Pour le meilleur ou pour le pire ?

Après la publication dans la presse américaine, il y a tout juste un an, de l'édifiante enquête sur les méfaits d'Harvey Weinstein, la parole des femmes victimes d'agressions et de harcèlement sexuel s'est libérée. Comme un évier remugle puis se vide après la dissolution d'un bouchon.

En quelques jours, sur les réseaux sociaux, le hashtag #balancetonporc – francisation du #metoo US – sera repris plusieurs centaines de milliers de fois. Dans leurs récits, des femmes évoquent des faits survenus au travail, en rue, dans les transports en commun ou au sein de la cellule familiale, en donnant – ou pas – des noms. Pour le philosophe Thomas Schauer, le nombre et la diversité de ces témoignages indiquent que le problème n'est pas causé par des individus isolés mais constitue un fait social collectif.

Comme dans tout mouvement qui bouscule une société, un risque potentiel de dérive existe. En l'occurrence, celui de verser dans la « chasse aux sorcières » ou, dans le contexte, la « chasse à l'homme ».

Ce sont des femmes qui ont cru devoir tirer la sonnette d'alarme. Dans une tribune polémique publiée dans *Le Monde*, le 10 janvier 2018, une centaine de personnalités, comme Catherine Deneuve, Catherine Millet, Peggy Sastre ou Abnousse Shalmani, dénoncèrent un retour du puritanisme et l'avènement d'un « féminisme qui prend le visage d'une haine des hommes et de la sexualité ».

Depuis, la fièvre est quelque peu retombée et le temps d'un premier inventaire semble venu.

Une réelle prise de conscience de la violence machiste a-t-elle eu lieu ? La cause des femmes a-t-elle progressé ? Une fracture entre les hommes et les femmes a-t-elle surgi ?

Il n'existe pas de réponses univoques à ces questions, raison pour laquelle nous avons organisé un débat – à distance – entre deux femmes qui ont étudié le problème, écrit des livres sur le sujet... et sont arrivées à des conclusions très différentes. ■

WILLIAM BOURTON

« À "genrer" la domination, on éclipse les rapports sociaux les rapports de classes »

Eugénie Bastié

Eugénie Bastié est essayiste, journaliste au « Figaro » et rédactrice en chef de la revue d'écologie intégrale « Limite ». Dans ses essais « Adieu mademoiselle » (Cerf, 2016) et « Le porc émissaire » (Cerf, 2018), elle dénonce ce qu'elle considère comme des travers du féminisme.

L'essayiste et journaliste du *Figaro* Eugénie Bastié vient de publier, aux éditions du Cerf, un ouvrage au titre évocateur : *Le porc émissaire*.

Est-ce que, selon vous, il y a eu un avant et un après-« Weinstein » ?

Je pense qu'il faut distinguer les États-Unis de la France. #metoo est d'abord un événement américain, porté par le féminisme radical américain, qui appartient à une certaine culture puritaine vis-à-vis de laquelle, en France, on a une forme de résistance : ce côté révolutionnaire qui voudrait redéfinir les rapports hommes-femmes. J'entendais l'autre jour une féministe se réjouir du fait que désormais, il y avait certaines choses que l'on n'ose plus dire... Personnellement, cela m'inquiète plutôt parce qu'en effet, on est en train de changer les mentalités, mais dans le sens d'une suspicion généralisée, et de la tentation permanente dans l'histoire moderne de vouloir forger un « homme nouveau ». Pour moi, #metoo, c'est aussi une forme d'impérialisme du soft-power américain, une soumission de nos élites intellectuelles au politiquement correct importé des États-Unis, soumission qu'on retrouve aussi sur des sujets comme le multiculturalisme. Je crois qu'il y a beaucoup de tartufferie dans #metoo, car on ne s'attaque pas aux causes de la porcherie, on se

contente de dénoncer et de faire honte ou peur aux « porcs », sans donner une véritable éducation au respect profond entre l'homme et la femme. Parce qu'on a peur d'être taxé de conservatisme, rien n'est fait par exemple pour lutter contre la pornographie, qui diffuse une image totalement dévalorisée de la femme chez certains jeunes hommes.

Que reprochez-vous à #metoo ?

Je n'ai aucune envie de défendre le « porc » et le « gros lourd » mais on doit pouvoir dire que les comportements de « porc » et de « gros lourd » ne sont pas des comportements criminels. Nous sommes dans une société victimaire, où l'on n'a de statut dans la société que si on a été victime ou traumatisé. Il y avait dans #metoo une injonction à fouiller notre mémoire à la recherche d'agressions passées, comme s'il fallait à tout prix que nous ayons été impactées par l'agression des hommes. C'est cela que je trouve gênant : on entretient la victimisation des femmes, comme si nous étions victimes 24 heures sur 24 de la violence des hommes et que l'Occident était un enfer pour le beau sexe. Je crois que c'est faux. En effet il y a des violences et des agressions, notamment le harcèlement de rue – j'en ai moi-même été victime ! – et ce sont des problèmes de sécurité qui sont évidemment à régler. Mais je crois que l'on n'encourage pas la résilience des femmes en les surprotégeant. Je pense par ailleurs qu'il y avait, dans le mouvement #metoo, une manière de considérer les femmes soit comme des anges, soit comme des enfants. On traite la violence sexuelle à

l'égard des femmes comme la pédophilie – comme les enfants, les femmes sont victimes et innocentes a priori – et je crois qu'entretenir les femmes dans cette espèce de fragilité peut être une régression pour elles.

On a reproché aux femmes qui ont signé la fameuse tribune critiquant #metoo d'être des privilégiées qui n'avaient jamais eu à subir le machisme ordinaire...

Peut-être, mais les femmes qui ont lancé #metoo appartiennent aussi à une élite ! Je n'ai pas l'impression que Natalie Portman et toutes les actrices habillées en robes de luxe noires qui levaient le poing aux Golden Globes n'étaient pas non plus des privilégiées. Des femmes qui, par ailleurs, avaient déjà la parole, qui n'ont qu'à passer un coup de téléphone pour se re-

trouver en une du journal. Il faut par ailleurs faire la distinction entre les violences et les types de pressions. On ne peut pas dire qu'une actrice de Hollywood qui n'est pas payée le même salaire à six chiffres que son collègue masculin et une caissière

qui se fait harceler moralement et qui subit des conditions de travail épouvantables souffrent du même système oppressif... À trop « genrer » la domination, on éclipsé les rapports sociaux, les rapports de classes, et on fait comme s'il existait une sorte de solidarité de toutes les femmes. Je pense donc qu'on a fait un mauvais procès à Catherine Deneuve et aux autres signataires – même si personnellement, j'ai

refusé de signer la pétition car je ne me reconnais pas du tout dans « le droit d'importuner » et la tonalité libérale-libertaire de la tribune.

On a vu autour de #metoo une alliance étonnante entre des conservatrices, dont vous faites partie, et des libéraux...

Je pense que les deux croient à la différence des sexes, que celle-ci soit inscrite dans la biologie ou traduite par des

différences culturelles sédimentées au cours des siècles. Tous deux s'opposent en tout cas à l'idée d'une table rase, à l'idée, portée par le féminisme religieux à la #metoo, qu'il faudrait déconstruire systématiquement la différence des sexes dans tous les domaines, comme si la société occidentale sécrétait une culture du viol. Le féminisme rousseauvite pense que c'est la société qui enseignerait aux petits garçons à

mal se comporter avec les filles et qu'il faudrait « déconstruire », pour retrouver une espèce d'état de nature hypothétique, où il y aurait une égalité homme-femme parfaite... Alors que c'est l'inverse : le viol et la « porcherie » surgissent quand on a déconstruit l'éducation, la culture, etc. ! Il n'y a pas de « culture du viol » il y a une « dé-civilisation ». ■

Propos recueillis par
W. B.

« Il y a des choses que les hommes hésitent maintenant à faire »

Marie Duru-Bellat

Marie Duru-Bellat est sociologue, professeure à Sciences Po Paris et chercheuse à l'Observatoire sociologique du changement. Ses travaux portent principalement sur les inégalités sociales et sexuées dans le système scolaire. Dernier ouvrage publié : « La tyrannie du genre » (Les Presses SciencesPo, 2017).

Pour Marie Duru-Bellat, professeure de sociologie à Sciences Po Paris et spécialiste des inégalités sociales et sexuées, #metoo est représentatif de la jeune génération féministe, partisane d'une tolérance zéro vis-à-vis de ceux qu'elle appelle les « pores ».

Est-ce que, selon vous, il y a eu un avant et un après-« Weinstein » ?

Je pense effectivement que cette affaire a eu un effet durable en Europe et que cet effet est aussi important, sinon plus, pour les hommes que pour les femmes. On a l'impression qu'il y a des choses que les hommes, dans des milieux sociaux très variés, vont maintenant hésiter à dire ou à faire – du moins en présence de femmes.

Pourtant, les femmes se sont rapidement divisées sur la question. On se souvient ainsi combien la lettre ouverte du collectif des 100 femmes affirmant son rejet d'un certain féminisme qui exprime une « haine des hommes », a fait grincer des dents... Ce n'est pas nouveau. Au sein des études féministes qui se sont développées en sociologie, on a toujours insisté sur le fait qu'il y avait des divisions internes aux femmes. Que l'on considère le travail ou les difficultés de la vie quotidienne, par exemple, l'accent a toujours été mis sur le fait que, certes, il y avait une réduction de l'écart hommes-femmes dans beaucoup de domaines mais qu'au sein des femmes, les

situations étaient souvent très différentes. C'est donc un contexte général, accentué par le fait qu'en France, on a toujours été sensible à l'origine sociale, à « qui parle ». S'agit-il de femmes favorisées ou défavorisées ?... Cette irritation face à « de grandes bourgeoises favorisées », comme on l'a entendu, est assez française et dépasse notre sujet.

Au-delà des attaques personnelles, le point de friction, c'était le rapport à la sexualité...

Effectivement. Cette opposition, plus ou moins ouverte, est également classique au sein du mouvement féministe. Ainsi, sur la prostitution ou la pornographie, certaines mettent en avant une certaine liberté, disent que si on les condamne, on pourrait avoir l'air trop prudus ou apparaître comme des censeurs, alors que d'autres affirment que la prostitution comme la pornographie sont ni plus ni moins que des attaques contre les femmes. Il y a donc toujours cette tension et je ne suis donc pas étonnée qu'elle soit également apparue dans ce mouvement-là.

Certain(e)s ont affirmé que #metoo lorgnait vers le féminisme « à l'américaine », vers le différentialisme...

C'est la position défendue par certaines femmes, comme Mona Ozouf ou Elisabeth Badinter, qui disent, en gros, que « en France on suit vivre, pas comme ces rustiques d'Américains »... Je pense que cette réaction est aussi partagée par tous les gens qui sont horrifiés par ce qu'ils appellent « la théorie du genre » – qui n'existe pas : le genre est un concept, pas une théorie ; c'est une façon de lire comment sont construits les rapports hommes-femmes et il y a d'ailleurs de nombreux débats au sein des études de genres par rapport à la sexualité ou à ce qu'on appelle la « libération des mœurs », comme

je viens de le signaler. Il y a donc aussi une réaction de mauvaise foi. Quant aux femmes qui disent que « Chez nous, c'est plus soft ; l'amour courtois c'est une tradition », etc., il y a des mouvements féministes de jeunes femmes, comme Oser le féminisme, qui leur rétorquent : « Sortez du 16^e arrondissement de Paris et allez vous balader dans le 19^e et vous verrez ! » Les jeunes femmes qui sont très présentes dans les mouvements féministes n'ont donc pas du tout cette analyse-là ; c'est plutôt une analyse de « vieilles bourgeoises », ce qui est un peu méchant pour certaines personnes... mais c'est quand même un peu ça. Je pense qu'il y a aussi un clivage de générations. Même s'il y a des exceptions – Christine Delphy par exemple, qui est une des papesses du féminisme en France, n'a pas du tout les mêmes positions qu'Élisabeth Badinter, qui a à peu près le même âge – la jeune génération est plus sur une position « Balance ton porc » : une attitude de grande vigilance, voire de tolérance zéro. Mais sans doute est-ce aussi une évolution générale : on pourrait observer des phénomènes similaires sur la protection de l'environnement, par exemple.

Certains ont également cru déceler dans l'esprit #metoo un côté « victimaire »...

Ce n'est pas parce que les jeunes femmes réagissent à toute agression plus ou moins grave qu'elles se considèrent comme des victimes ! C'est au contraire de l'« empowerment » : on gère le problème nous-mêmes. Peut-être que si l'on créait un curia législatif trop contraignant, la critique serait recevable, mais en l'état, ce n'est pas le cas. Il faut tout de même protéger les femmes victimes de violences réelles... ■

Propos recueillis par
W. B.